

DÍAPASON

Relectures fertiles à Royaumont

Par Pierre Rigaudière - Publié le 11 septembre 2024 à 09:29

La Madame Butterfly de Puccini et Le Chant de la terre de Mahler ont été les sources inspirantes de deux nouvelles œuvres qui ont marqué l'ouverture du festival.



Crédit photo: Fondation Royaumont

4/6

Le Chant de la Terre – pour Mahler

Les soixante bougies de la Fondation Royaumont et l'humeur rétrospective ambiante auront peut-être influé sur le programme d'ouverture de son festival. À quelques heures d'intervalle, deux spectacles se réfèrent, dès leur titre, à des œuvres célébrissimes du passé.

[...]

Libre rapport à Mahler

Autre pari risqué du Festival de Royaumont, la commande passée à **Olivier Cadiot** et **Joce Mienniel** d'une vaste pièce inspirée du *Chant de la Terre*, apporte elle aussi son lot de bonnes surprises. Tandis que le texte poétique de Cadiot entrelace paraphrase des poèmes chinois adaptés par Bethge, didascalies de la partition, notes préparatoires d'un poème de Mallarmé et références psalmiques, le compositeur trouve le ton juste dans son libre rapport à Mahler, ni irrévérencieux ni idolâtre.

Le Chant de la Terre – pour Mahler a pour trame l'arrangement de moments directement issus de la source mahlérienne, entrelardée de développements qui s'y réfèrent également mais qui apparaissent comme autant d'interpolations où le flûtiste improvisateur est dans son élément : solos de flûte avec traitement électronique et nappes onctueuses, boucles lentes à la manière de Glass et parenthèses jazz avec son trio, dans lequel figure notamment le pianiste Roberto Negro.

L'idée d'adjoindre à l'effectif deux instruments chinois, la cithare yangqin et l'orgue à bouche sheng est certes soufflée par les poèmes du cycle mahlérien, mais son traitement mêle très adroitement l'idiomatisme de ces instruments aux couleurs pentatoniques explorées par le Viennois, sans sacrifier à un exotisme de façade. Un quatuor assume le rôle central des cordes mahlériennes et porte souvent la voix de la soprano **Johanna Vargas**, alternant elle aussi sans frictions entre le texte original et une vocalité plus exploratoire. La voix soliste masculine disparaît de cette relecture, encore que le récitant **Jean-Christophe Quenon** en propose avec son lyrisme radiant une intéressante alternative – mais un chœur scolaire y est ajouté, dont l'énergie spontanée rejoint la force naturelle vitale que chante le poème. Si ce dernier semble par moments trop profus pour un usage musical, chargé en ritournelles et en effets faciles (« *ferveur forever* »), didactique dans sa façon systématique de faire suivre les citations en allemand de leur traduction librement reformulée, il en émane une intensité sereine dont la médiation nous fait basculer dans l'univers mahlérien. Face aux ruines de l'église abbatiale, dans un environnement rasséréiné par la trêve que la pluie a in extremis consenti à offrir aux musiciens sur scène et au spectateurs, les quelques minutes d'éternité qui marquent la fin de l'œuvre (« *Ewig... ewig...* ») pourraient s'éterniser encore un peu plus.

Festival de Royaumont, le 7 septembre.